

Chapitre VII

Activités sportives et socioculturelles

Dès mon passage à l'adolescence à l'automne 1940, ma scolarité, ma vie familiale et mes loisirs se prolongent par des activités sportives et socioculturelles. Elles satisferont mes penchants mais ne favoriseront pas mes études.

Les heures passées en entraînements, compétitions et occupations associatives ne permettent pas en effet à un adolescent ordinaire, de consacrer le temps nécessaire aux travaux scolaires. Pour mener à bien ceux-ci, il doit être animé de puissantes motivations et déployer une ferme volonté. Mais à cet âge ingrat, ce n'était pas mon cas.

Cette tranche de vie me voit ainsi pratiquer, au sein de différentes associations, la gymnastique, le volley-ball, l'athlétisme, le basket, et, diverses activités socioculturelles à l'ASHBM¹ et la JOC².

Activités sportives

Le corps médical pense que le sport favorise l'espérance de vie. Ce n'est peut-être pas sûr, mais il est certain que l'activité sportive améliore la qualité de la vie. Elle renforce l'estime de soi, permet l'intégration harmonieuse dans un milieu social évitant ainsi désœuvrement et isolement. J'en ai bénéficié et ne m'en suis pas privé (C7.01-02).

Le Brevet Sportif Populaire

Dans les années 30, seuls les "meilleurs" pratiquent le sport. Afin de le démocratiser, dans un souci d'hygiène et d'accroissement du niveau physique de la jeunesse, le Brevet Sportif Populaire (BSP) est créé en 1937 sous le gouvernement du "Front Populaire" (C7.10).

En 1941, sous le régime de Vichy, pour inciter les jeunes à la pratique sportive, moyen d'entretenir vigueur et santé, il devient obligatoire pour obtenir une licence de sport.

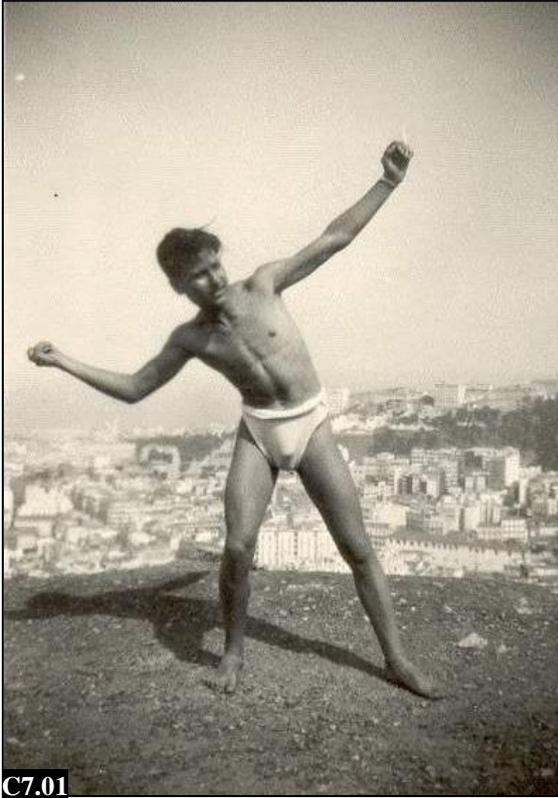
Les épreuves sont passées sous le contrôle de fonctionnaires de la Jeunesse et des Sports ou de leurs délégués. Au nombre de cinq, elles combinent des exercices d'athlétisme et de gymnastique : course de vitesse, course de fond, saut en hauteur, saut en longueur et lancer du poids ou grimper à la corde. La dernière portant sur la force des bras, le choix est donné entre deux mouvements. En ce qui me concerne, je n'ai jamais compris cette disposition, car, excellent à la corde j'étais médiocre pour ne pas dire nul au lancer du poids. Cette option m'étant très favorable je ne m'en plaignais surtout pas.

¹ Voir chapitre IV "Fêtes, loisirs et sports" ; rubrique, "À l'ASHBM".

² Jeunesse Ouvrière Chrétienne.

Juin 1942 - Sur les hauteurs de Notre Dame d'Afrique

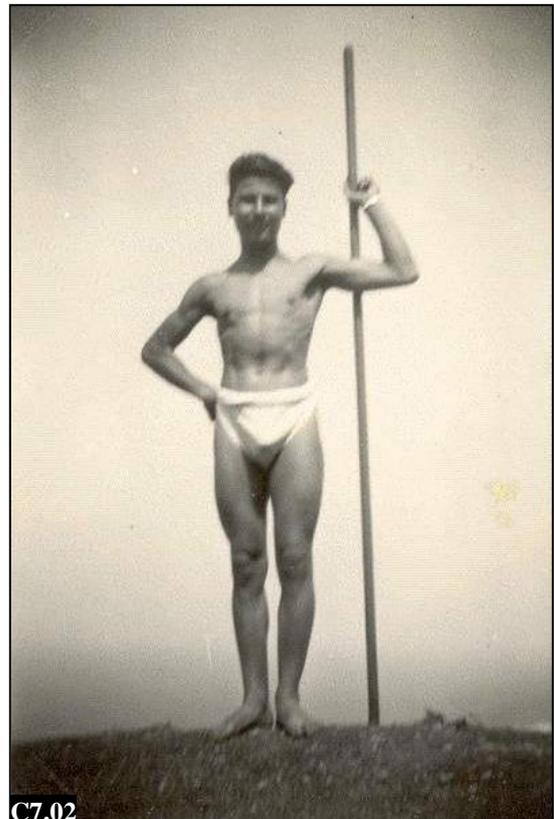
(Photos prises avec Fanfan)



Derrière "l'athlète" s'étale Bab-elOued

(J'ai ôté mes lunettes pour la photo)

**La posture paraît-il mettait
en valeur la musculature (!)**



Des minima sont à réaliser, suivant quatre groupes d'âges : minimes, cadets, juniors, seniors. Les opérations démultipliées s'avéraient donc passablement longues et compliquées à organiser. Cet examen a heureusement disparu, car, à quelques variantes près suivant les sports, les catégories actuelles sont maintenant passées à huit : poussins, benjamins, minimes, cadets, juniors, espoirs, seniors, vétérans.

En me référant aux entraînements et essais pratiqués au club, je n'avais aucun souci pour atteindre ou dépasser les limites exigées. Malheureusement, ce n'était pas le cas de tous mes camarades. Quelques-uns, ayant grandi trop vite ou pas encore assez, avaient quelques difficultés à passer sans problèmes certaines épreuves.

Ces situations inquiétaient nos dirigeants. Mais ces fâcheuses complications seront aplanies grâce à une fraude astucieuse. Elle permettra d'éviter les échecs et me laissera une anecdote cocasse qui me fait toujours sourire :

Ce dimanche matin de l'hiver 1941, je découvre le stade de Saint-Eugène¹ envahi par une multitude de jeunes gens convoqués par leurs clubs de l'Ouest algérois².

Les examinateurs en assez grand nombre sont déjà en place. Mais l'importance de l'affluence nous contraint, en attendant notre tour, à faire la queue et à patienter "aux tables de marques" où nous sommes inscrits.

À la mi-journée, mes épreuves terminées, je rejoins Charles Hamelin, dit Charlot³, notre président, comme prévu. Il s'affaire entouré d'autres "ouailles" et surveille les résultats. M'apercevant, il m'interpelle et m'ordonne, en me désignant un jury :

- "René ! Tu vas là-bas te présenter au saut en hauteur, tu t'appelles : "X" !"

Charlot, en "roublard" accompli, prenait soin d'envoyer ses "francs tireurs" aux tables où ils n'étaient pas inscrits et déjà passés. Compte tenu du nombre de jeunes gens, un contrôle strict était impossible et de plus, à nos âges, nous n'avions pas de "papiers" d'identité.

J'ai encore, de la même manière, exécuté un saut en longueur pour un autre camarade, minime comme moi, "brouillé" avec cette discipline.

Ce stratagème permit à tous les postulants de l'ASHBM d'obtenir leur Brevet Sportif Populaire.

La Culture physique

Dans les années 40, tout entraînement à une discipline sportive commençait par une séance de "culture physique". À la base de tous les sports, pratiquée en salle ou en plein air, elle se composait de mouvements respiratoires et d'un certain nombre d'exercices corporels afin d'assurer à l'organisme une bonne condition physique.

Considérée comme une fastidieuse contrainte, cette mise en train n'était généralement pas très appréciée. Nous avons hâte de "jouer" au ballon ou de tenter d'améliorer et de comparer nos performances de gymnastique et d'athlétisme.

Elle a pourtant probablement une action bénéfique sur la santé physique et mentale. D'après mon expérience, je pense en bénéficier à 80 ans passés :

¹ Sur la commune de St Eugène jouxtant Bab-el-Oued.

² Les clubs de l'Est algérois étaient convoqués au stade municipal d'Alger, au quartier du Ruisseau.

³ Charles Hamelin, Président fondateur de l'ASHBM.

1942 – À l'entraînement de volley-ball



C7.03

De bas en haut et de gauche à droite :

1^{er} rang : Antoine Requena, Sauveur Gatto, Pierre Berger, Manuel Ros

2^{ème} rang : René Falcone, Jeannot Gatto, René Peres, Marcel Perez

Derrière (les "enfants" (!)) : Jeannot Chiari, Vincent "Pernice, Daniel et André Pacifico



C7.04



C7.05

Photo de gauche :

1^{er} rang : René Peres, "X"(au sol), Jeannot Gatto, Marcel Perez, Sauveur Gatto

2^e rang : René Falcone, Antoine Requena, Manuel Ros

Photo de droite :

1^e et 2^e rangs : Vincent Perez et Robert Sonigo (assis),"X", René Peres, René Falcone

3^e rang : Gégé Pernice, Dédé Chiari

4^e rangs : Henri Baesa, Bazin, Marcel Perez, Jeannot Gatto, Antoine requena

En effet, si je n'accomplis pas mon heure "ennuyeuse" de "gym" chaque matin, je reste "en manque" toute la journée. Je suis convaincu qu'elle me maintient en bonne condition physique pour me permettre la pratique du cyclisme et accomplir des performances pouvant paraître "exceptionnelles" à mon âge, alors qu'elles sont banales grâce à ces exercices réguliers et soutenus.

Cette préparation, maintenant appelée "échauffement", enchaîne des mouvements d'assouplissement et d'étirements appropriés à chaque sport concerné.

Le Volley-ball

À l'automne 1940, je commence la pratique du volley-ball à l'ASHBM¹ (C7.03-04-05). Notre jeune club vient d'adhérer à cette fédération nouvellement créée en Algérie². L'année suivante elle compte encore peu d'adhérents, les rencontres sont donc rares et les championnats minimes inexistant.

Nous nous entraînons toutefois deux soirs par semaine avec les cadets, laissant la place aux juniors et seniors les deux autres jours. Les séances sont animées par des bénévoles, anciens sportifs ou meilleurs joueurs, car nous n'avons à notre disposition aucun entraîneur formé et diplômé.

Cela me permet de développer et améliorer, souplesse, détente et réflexe dans l'attente d'acquiescer, avec l'âge, les centimètres manquants nécessaires pour réussir les smashes sans toucher le filet. Mais, malgré mon impatient désir, ils ne viendront pas. Je me contentais donc de perfectionner mes services, la réception des balles et la distribution des passes.

De cet épisode, la visite médicale remonte en surface. Elle est obligatoire pour présenter le BSP et obtenir une licence de sport :

Je me revois ainsi, en compagnie d'une douzaine de camarades, menés par Charlot, envahir la salle d'attente d'un médecin une fin de matinée. Son cabinet récemment ouvert est situé près de la Place Lelièvre.

Je me souviens bien de lui, car ma mère utilisa plus tard ses services, en 1944, lors de l'épidémie de typhoïde. C'était un grand et beau gaillard qui n'avait pas été mobilisé, car, paraît-il, à la suite d'une grave maladie il avait subi l'ablation d'un poumon.

L'examen fut aussi rapide qu'un "conseil de révision" en temps de guerre. Un "coup" de stéthoscope, une observation des yeux par l'étirement des paupières, l'inspection de la gorge avec l'abaisse-langue métallique "collectif", et, pour terminer, la palpation des ganglions du cou.

Le groupe ne comportant "ni boiteux ni bossu", personne ne fut éliminé. Et, en prime, un "bonus" : ... la consultation était gratuite.

En octobre 1942, je viens d'avoir 15 ans, j'intègre la catégorie "cadet". Ce sera pour une courte durée, car les américains débarquent le 8 novembre, et, quelques jours plus tard, je rejoins le village de Marengo pour terminer l'année scolaire³.

Les saisons suivantes, intéressé par d'autres activités, je ne jouerai au volley qu'occasionnellement, en dilettante, dans l'attente d'une bienheureuse prédestination :

Quelques années plus tard, ce sport me fera connaître Micheline, mon épouse, sur la plage de Saint-Roch près Oran.

¹ Voir chapitre IV ; Rubrique : "Les sports" : "À l'ASHBM.

² La fédération française de volley-ball était créée, 4 ans plus tôt, en 1936.

³ Voir chapitre VI ; rubriques : "8 novembre 1942" ; "Départ pour Marengo".

1946 – Championnat d'Alger scolaire d'athlétisme



**Fanfan, moi, "X",
"X" et Bourdis**



Fanfan et moi

Il porte des socquettes dans ses belles chaussures.
Les miennes, trop justes, ne peuvent en supporter.



**Fanfan, "X", moi
et Bourdis**

L'Athlétisme

Sport de base par excellence, l'athlétisme avait ma préférence. Toutes les qualités spécifiques à la plupart des disciplines sportives sont regroupées dans ses différentes épreuves : les courses, les sauts et les lancers. Sa pratique développe une musculature harmonieuse, la souplesse, la rapidité, les réflexes, la maîtrise de soi et stimule l'appareil cardiorespiratoire.

Je démarrai les entraînements à l'automne 1940, à la création de l'H'BOUM¹, sous la "houlette" de MM Kleiss, entraîneur, et "Charlot"².

Outre les deux piquets du sautoir de "fabrication maison", et son élastique agrémenté de son ruban flottant pour sa visibilité, je garde en mémoire une perche de saut toute neuve. En bambou rigide, terminée par une double pointe en bronze pour la prise au sol, elle ne mesurait pas 3 mètres.

Sa détention n'a amené aucune performance, car nous n'avons jamais su ni pu nous en servir. Le terrain et le sautoir trop exigus étaient inadaptés, et, cette discipline très technique, nécessitait un entraîneur spécialisé.

Quelques années plus tard je côtoyais Wintousky, champion et recordman de France dans les années 30 avec un saut de 3,90 m : à "rapprocher" du record de France de Jean Galfione en 1999 avec 5,98 m et le record du monde de Sergueï Boubka à 6,14 m. Mais les perches actuelles en fibre de verre, particulièrement flexible, facilitent les impulsions en agissant comme des ressorts.

Le sautoir, rudimentaire, lui aussi confectionné par des bénévoles, était garni d'un sable lourd et compact. Coincé entre deux murs d'angles, les "prises" d'élan du saut en hauteur ne pouvaient se faire que d'un côté. Et la piste du saut en longueur, trop courte, ne permettait pas une course suffisante pour réaliser des bonds corrects.

Cette installation m'a néanmoins permis de m'initier aux différentes techniques de sauts. J'ai ainsi appris à appréhender les diverses postures du corps et à maîtriser la complexité des mouvements. Par exemple :

- Pour la hauteur : à déterminer au sol le meilleur point d'impulsion et positionner ses membres pour passer l'élastique sans le toucher. J'améliorai le simple "ciseau", pour, devenu junior, pratiquer le "retournement intérieur" ou "rouleau costal". Je n'irai pas plus loin, ma taille ne me prédisposant pas à cette spécialité, je plafonnerai à 1,40 m³. Plus tard, dans cette discipline en perpétuelle modification, apparaîtra le "rouleau ventral", puis le "fosbury", (rouleau dorsal), lorsque la réglementation n'exigera plus la réception sur le pied d'appel.

- Pour la longueur : à bien prendre ses marques, afin de ne pas mordre la planche d'appel en gardant sa vélocité, et à fouetter les jambes pour conserver le maximum d'élan pendant la chute. Je réussissais mieux dans cette discipline par ma vitesse de pointe et ma détente. Je terminais ainsi, en junior, 2^{ème} aux Championnats d'Alger scolaire en mai 1946 avec un bond de 5,70 m (C7.06-07-08). Toutefois, loin derrière le 1^{er}, un certain Loison du Lycée Gautier qui réalisa 6,10 m. Un saut exceptionnel pour cette catégorie.

¹ Surnom donné l'ASHBM par ses adhérents.

² Voir chapitre IV ; Rubrique : "Les sports" : "À l'ASHBM.

³ Le record de France senior, détenu par Lapointe, était de 1,92 m, bien loin des 2,33 de Gicquel en 1994 et du record du monde de 2,45 m de Sotomayor en 1993.



1945 - Stage animé par Wintousky, champion perchiste



1937 - Brevet Sportif Populaire délivré à M^{lle} Ollivier, (une inconnue d'un site Internet)

L'exiguïté du "Petit jardin"¹ (C1.04) ne permettait pas l'entraînement à la course à pied. À part quelques séances de footing² autour de l'hôpital Maillor³, l'ASHBM n'a pu développer cette discipline. Je l'ai donc pratiquée au lycée et au Red Star Algérois (RSA) avec Fanfan.

Nous nous entraînions principalement au stade Mingasson⁴, terrain militaire des Zouaves et des Tirailleurs Sénégalais, et plus rarement au stade Municipal d'Alger. Les pistes vétustes en cendrée, mélange de tuf et de mâchefer⁵, ne connaissaient pas encore le tartan⁶ ni les revêtements synthétiques actuels.

Je n'avais aucune disposition pour les courses de fond et même de demi-fond comme le 400 m ou le 800 m. "Souvenir" probable de mon asthme infantile, maintenant disparu, je manquais de souffle pour maintenir un rythme soutenu. Plus de 50 ans plus tard, en 1999, à l'issue de l'épreuve d'effort pour la pratique du cyclisme effectuée chaque année, le médecin des sports de l'hôpital "Font Pré" de Toulon parut confirmer cette hypothèse.

Mes temps, médiocres dans ces épreuves d'endurance, m'empêchaient de participer à des compétitions. Je pratiquais donc le 1 000 m en cadet et 1 500 m en junior, seulement à l'entraînement pour améliorer mon insuffisance respiratoire. Je ne pouvais m'aligner qu'aux 100 m, car, même le 200 m se révélait trop rapide pour moi. Asphyxié, je le terminais laborieusement contrairement à Fanfan qui remportait, en mai 1946, les Championnats d'Alger Junior fédéral et scolaire du 100 m et 200 m. Il battait, à cette date, le record d'Alger junior du 100 m en 11 s 2/10^e, alors que ma meilleure performance plafonnait à ... 12 s

J'avais par contre une excellente "pointe" de vitesse, grâce à une grande vélocité, mais malheureusement de courte durée. Ainsi, au coup de sifflet, je jaillissais des trous et prenais à Fanfan 2 m sur les 10 à 20 premiers, il me rejoignait vers 50 m, et, aux 60 m m'avait déjà dépassé pour me laisser 3 à 4 m derrière lui à l'arrivée.

Curieusement, malgré sa stature supérieure à la mienne (1,72 m pour 1,65 m), nous étions de même niveau au saut en hauteur (1,40 m), mais je paraissais être meilleur en longueur. Grâce probablement à ma détente et ma rapidité aux sprints courts sur les 30 à 40 m de la planche d'appel.

Sans forfanterie, en vélo, j'ai encore conservé cette célérité à 80 ans, mais seulement sur quelques centaines de mètres ou "dans les roues" d'un plus jeune. Mon fils Serge et nos camarades du club cycliste, dont je suis le doyen, peuvent en témoigner.

De cette discipline, quelques images remontent encore du passé :

Ma vieille paire de chaussures de coureur de fond, aux pointes courtes et bien arrondies par l'usure. Lydie⁷ m'avait procuré cet équipement, pratiquement introuvable en 1946. Fanfan, la "vedette" du Red Star en athlétisme, en avait perçu une toute neuve. Je revois encore ses longues pointes acérées de 2 cm, et, curieusement, son cuir bleu ciel qui contrastait avec la couleur noire courante des miennes (C7.07).

Notre petite valise en carton ne pouvait contenir, bien serré, qu'une serviette de toilette, le morceau de savon et la "cuissette". On y glissait un vieux couteau à la lame brisée qui servait à creuser les trous de départ sur la piste. Les starting-blocks, en démonstration en 1946, les remplaceront plus tard.

¹ Terrain en forme de rectangle bordé par la rue Réaumur et, les immeubles n° 46-44 et 44 bis.

² Modernisé maintenant en "jogging". On se "délite" toujours de nouveaux anglicismes.

³ Voir chapitre IV ; Rubrique : "Les sports", "À l'ASHBM".

⁴ Près de "la Casbah" portant le nom d'un Colonel de Zouaves tué au cours de la guerre 1914-1918.

⁵ Résidu solide de la combustion du charbon ou de la houille

⁶ Revêtement de sol fait d'un agglomérat d'amiante, de plastique et de caoutchouc.

⁷ Elle était secrétaire sténodactylo au Service de la Jeunesse et des Sports du Gouvernement Général.

Le Basket 1945 - 1946



C7.11

Automne 1945 – Équipe junior fondatrice de la section basket à l'ASHBM

Accroupis : René Peres (tient le ballon), Gaby Perez
Debout : Jeannot Hesse, Eugène Rizza, Vincent Romano



C7.12

Mai 1946 – équipe de basket du Lycée Bugeaud championne d'Algérie scolaire

Godeau, "X", "X", Bourdis, "X", René Peres, "X", le Prof (en costume)

Je retrouve encore l'odeur des vestiaires, où se mêlaient les effluves pénétrants de sueur, d'embrocation¹ et d'huile camphrée adoucies par le parfum subtil de l'alcool de menthe sur un morceau de sucre, le "dopage" de l'époque. Remplaçant les kinés, encore inconnus, nous nous massions mollets et cuisses, les uns les autres, avant chaque entraînement et compétition.

Enfin, le certificat de stage préparatoire au brevet d'éducateur d'athlétisme (C7.09) clôt mes souvenirs de cette discipline. J'ai suivi cette formation avec Fanfan, en février 1945, sous la direction de Wintousky le champion perchiste cité plus haut².

Le Basket

À l'automne 1945, je complète ma pratique de l'athlétisme par un sport collectif de compétition, le basket, dont je fus, dans des circonstances fortuites, à l'origine de sa naissance à l'ASHBM.

Mon camarade et condisciple de l'école de la rue Camille-Douls, Vincent Romano, habitant au 4^{ème} étage de mon immeuble, m'entretint de la possibilité de créer une section de basket à la Cité. Il travaillait sur le port, "Aux Ateliers Terrin", comme chaudronnier³, où, quelques ouvriers férus de sports avaient créé une section Basket-ball affiliée à la FSQT⁴. Il suscita mon intérêt et emporta mon adhésion en me chargeant d'en parler à "Charlot", car, rejoignant son domicile tard le soir il fréquentait peu le "quartier"⁵.

Ce dernier me prêta une oreille attentive, et, après s'être assuré que nous étions au moins cinq juniors pour constituer une équipe (C7.11), il affilia le Club à la Fédération de basket⁶ pour la saison 1945-1946.

Vincent sera notre entraîneur-joueur. Lui seul possédait quelques notions de cette nouvelle discipline. Les quatre autres n'avaient jamais encore manié ce gros et lourd ballon :

Recruté par Vincent, Jeannot Hesse, demeurant dans "l'autre quartier", tiendra avec lui la place d'arrière.

J'enrôlai les deux autres, Eugène Rizza et Gaby Perez. Ils fréquentaient avec moi la JOC, mais n'habitaient pas la Cité :

Le premier, mon condisciple de la place Lelièvre logeant rue de Phalsbourg, évoluera au centre comme pivot⁷ ;

Le second, demeurant rue Suffren près des "Trois Horloges", occupera la place d'ailier gauche ;

Je servirai celle d'ailier droit.

Voici présenté, l'effectif complet de la "drôle d'équipe" qui démarra le basket à la Cité Picardie. Elle évoluera toute la saison 1945-1946 sans remplaçant, alors qu'une équipe normale, dans un match, tourne avec 8 ou 10 joueurs. Le score des vainqueurs atteignait rarement 20 points, et je n'ai pas souvenir d'avoir gagné un match.

Les adeptes de ce sport apprécieront

¹ Préparation huileuse utilisée à l'époque pour le massage des muscles.

² Wintousky est cité dans le "Miroir des sports" n° 494 du 19/07/1929 avec Ladoumègue, Facelli et Moulines.

³ Depuis l'âge de 14 ans, comme la plupart de mes camarades.

⁴ "Fédération Sportive et Gymnique du Travail".

⁵ On avait "baptisé" nos 6 immeubles situés à l'Ouest, "le quartier". Les 5 autres à l'Est étaient "l'autre quartier".

⁶ La "Fédération française de basket-ball" a été créée en 1932.

⁷ Il était le plus grand avec 1,80 m. Les joueurs dépassant cette taille n'étaient pas courant à cette époque.

1946 - Équipe de basket du Lycée Bugeaud



C7.13

Accroupis : "X", Godeau, "X"
 Debout : "X", moi, Bourdis, "X", le Prof.



C7.14

L'équipe de basket du Lycée
 (En tenue de ville, certains coiffés
 du calot de police de leur classe, 2
 élèves de 1^e sont restés têtes nues)

Mais l'élan étant donné, la section grandira rapidement. L'année suivante, après mon départ pour "nos lointaines colonies", une équipe senior verra le jour ; en 1950, ce sera le tour d'une équipe féminine, et, en 1959, l'équipe junior s'illustrera en remportant le championnat d'Algérie (C7.16).

Excellent joueur, Alain Lillo mon neveu jouera en cadet. Mais il écourta sa participation permanente, accaparé par ses études à l'École de l'Air du Cap Matifou où, interne, il continua la pratique de ce sport (C7.15).

Les entraînements se déroulaient au "Petit Jardin" sur le stade de volley, trop étriqué pour être aménagé en terrain de basket. Le stade "Jean Gatto" n'existait pas encore. Il verra le jour en 1947 ou 1948 à l'emplacement du "Grand Jardin"¹, bitumé et planté d'arbres, qui servait de cour de récréation à l'école de la rue Picardie (C1.04).

L'Armistice signée depuis peu, un slogan de "débrouillardise" restait toujours d'actualité : "À la guerre, comme à la guerre".

Un petit panneau fut donc "bricolé" et fixé contre l'immeuble 44 bis, entre les logements Pisani et Sonigo. Le cercle métallique non réglementaire, était "faiblard" et sans filet, mais il permettait de nous familiariser aux tirs aux paniers, et à la règle des "deux pas" pour éviter la faute sifflée pour : "marcher".

Notre apprentissage, indispensable pour acquérir technique et automatismes, était laborieux. Il se limitait au maniement restreint du ballon, car nous manquions d'espace, de partenaires et ...d'un entraîneur qualifié. L'enseignement se transmettait et l'expérience s'acquerrait, si l'on peut dire, "sur le tas", lors des matchs interclubs.

À partir de novembre 1945, la pratique du basket se prolonge au lycée. Un prof de gym recrute dans les classes de "bac" une quinzaine d'élèves amateurs de cette discipline pour former une équipe junior (C7.12-13-14).

Comme pour l'athlétisme, les entraînements ont lieu au stade Mingasson, pas très loin du lycée. Mais très vite, les abandons laissent seulement sept joueurs sur les rangs. Malgré ce faible effectif, nous réaliserons "l'exploit" de remporter le championnat d'Algérie scolaire en mai 1946 : "Au royaume des aveugles les borgnes sont roi".

Toutefois, je précise avoir participé bien modestement à ce glorieux résultat, car, joueur de peu d'expérience, le prof me faisait entrer en jeu le temps de laisser souffler l'un des deux ailiers à tour de rôle.

De mes six camarades, le plus adroit était le plus petit. Je devais le dépasser ... d'un bon centimètre, (il tient le ballon sur la photo "C7.12"). D'une mobilité et d'une adresse prodigieuse, il n'avait pas son pareil pour, d'un angle du territoire adverse, ajuster un tir parabolique qui plongeait le ballon dans le panier "sans toucher les bords"², malgré le "mur" de bras levés de ses grands adversaires. Une douzaine d'années plus tard, lorsqu'en 1958 je reprenais le basket à la Cité, l'habileté et les évolutions époustouflantes d'un ami de même "gabarit", René Falcone, me le rappellera.

De cet épisode scolaire, seul me reste la trace d'un déplacement à Orléansville avec la vision d'un collège récent moderne et son terrain de sport. La ville sera détruite en 1954, 8 ans plus tard, par un violent séisme qui ferra 1 400 morts et 5 000 blessés. Elle deviendra El-Asnam en 1963 après l'indépendance, pour se nommer Chlef depuis 1980.

¹ Terrain rectangulaire bordé par la rue Réaumur et les immeubles n° 42 bis, 42, 40 et 40 bis.

² Expression admirative quand un but est marqué sans l'aide du panneau ou du cercle.

Le basket à l'ASHBM a sa voie tracée



1952 – Les Cadets

De droite à gauche, debout : Charlot Hamelin, Christian Perez, Alain Lillo, ...



1959 – Les Juniors, Champions d'Algérie

Parmi les sports collectifs, le basket avait ma préférence. Pourtant, si on se réfère à la hauteur des paniers, ma taille présentait un sérieux handicap. Par contre, si on la reporte à la dimension du terrain elle convenait à son format. Impression toute subjective. Mais ne m'a-t-elle pas poussé à pratiquer ces exercices ludiques qui m'ont permis d'acquérir et développer, entre autres, résistance, rapidité, souplesse, réflexe et préhension de balle ?

Rien n'est moins sûr, mais ces aptitudes m'ont donné, je pense, la possibilité de pratiquer des activités sportives tout au long de ma vie. Accompagnant ma vieillesse, ces dernières, j'en suis convaincu, lui apportent bienfaits physiques et psychiques.

"Pourvou que ça doure !" ... comme disait la mère de "Napoléone". Mais, ...sans chipoter ... 10 ou 15 cm de plus m'auraient comblé.

La gymnastique

Ma curiosité et mon goût pour les sports m'ont amené à en essayer d'autres hors compétitions, comme la gymnastique, la boxe ou la natation. Je pratiquerai plus tard le judo et, bien plus tard encore, le cyclisme.

Au début des années quarante, la construction de la chapelle Sainte Thérèse, rue du Dauphiné, vient de s'achever¹. Cette annexe de l'église Saint Joseph comprend un vaste sous sol aménagé en salle de gymnastique pour le patronage.

Encombré de quelques piliers soutenant l'édifice, l'éclairage de ce grand local est assuré par de hautes fenêtres au niveau de la chaussée renforcées par quelques ampoules électriques "faiblardes". Mais nous sommes en guerre, et l'époque ne connaît pas encore la "débauche" de lumière des gymnases modernes.

Sur un sol cimenté, toujours poussiéreux, des agrès modernes sont installés. Dans un angle, la barre fixe solidement maintenue par ses 4 haubans ; le long du mur, les barres parallèles ; dans un autre angle, le cheval d'arçon. Du plafond, très haut, pendent, près de la paroi, la corde lisse et la corde à nœuds, et, vers le fond, centrés entre deux poteaux, les anneaux. La poutre et les épais tapis de sol sont absents..., gare aux chutes.

Durant les années de guerre, le patronage ne réussit pas à redémarrer malgré cette belle salle à sa disposition. Quelques séances de gymnastique sont dispensées à une poignée d'amateurs par un "vieux" gymnaste, M. Delay. Pris par ses activités il n'est pas souvent libre, et en 1943, mobilisé sous les drapeaux, il disparaît. Mais ses leçons m'ont permis de percevoir une progression dans la coordination des mouvements et des enchaînements du "gymnaste en herbe". Sans prétendre naturellement à maîtriser "l'équilibre" aux barres parallèles, ou les rotations "soleil" et "lune" à la barre fixe.

Les mouvements au cheval d'arçon et aux anneaux, trop techniques, étaient exclus de notre apprentissage, par contre, on s'entraînait assidûment au "grimper" de la corde lisse. Notre émulation naturelle d'adolescents nous poussait souvent à concourir sur la rapidité et les longueurs parcourues, départ assis au sol, position "à l'équerre"². On apprenait à maîtriser nos oscillations aux barres parallèles et à la barre fixe, en contrôlant les balancements, les rétablissements et les sorties.

Le local affecté à la JOC en 1944, je continuerai irrégulièrement la pratique des agrès jusqu'à mon départ en 1947, prolongée par quelques incursions chez les pompiers du "Poste Morard". C'était leur nouvelle caserne, créée en 1945, dotée d'une grande et lumineuse salle de gymnastique remplaçant avantageusement celle vétuste de la rue Bruce.

¹ Transformée en mosquée après 1962, tout comme Saint-Joseph.

² Torse et jambes tendues formant un angle droit.

La boxe

Durant ma période "jociste"¹, mon parcours sportif "s'enrichira" de séances anecdotiques de boxe.

Le déclic de la pratique de cette discipline, dans notre groupe, sera la découverte de deux vieilles paires de gants à l'occupation de la salle par la JOC. Mais, étaient absents : le sac de sable, le punching-ball, le ring, et surtout ... l'entraîneur. Nous aurions pu toutefois, sans difficulté, nous procurer un accessoire indispensable à l'apprenti boxeur : ... la corde à sauter, mais nous n'en avons pas éprouvé le besoin. Nous possédions, par contre, le goût du sport et la fougue de la jeunesse.

Cette trouvaille se présentait dépareillée. Deux de ces quatre grosses moufles étaient petites et compactes, probablement des gants d'entraînement de 5 ou 6 onces. Les deux autres, plus épaisses et plus souples, devaient être des gants de combat de 8 ou 10 onces.

Je me remémore parfois les engagements pugilistiques où je "croisais les gants" avec mon "petit" camarade Eugène (1,78 m). Il enfilait généralement les gros biens bourrés et "moelleux". Plus statique que moi, je pensais lutter honnêtement grâce à ma rapidité et ma souplesse, mais son "allonge" et sa "vista" me stoppaient souvent d'un direct bien placé, fendant ma lèvre supérieure sur mon incisive cassée en biseau². L'assaut se terminait donc par "jet de l'éponge" et "arrêt de l'arbitre". Il ne me restait plus qu'à sucer le sang qui suintait de la coupure, et attendre patiemment le lendemain pour voir disparaître la disgracieuse enflure.

La Natation

La natation, enfin, agrément sportif n'ayant pu être pratiqué qu'en amateur dilettante pour différentes raisons. La première, essentielle : le port de lunettes dès l'adolescence. Sans elles je ne voyais plus grand-chose. Les verres de contacts et les lunettes correctrices "aquatiques" apparaîtront plus tard. On pourrait citer encore :

- Le manque de piscine : seule existait la "piscine municipale" située au Ruisseau, à l'Est d'Alger. La piscine de mer du RUA ne sera construite qu'en 1949 contre une jetée du port et celle d'El Kettani, dans les années 50, au Cercle des officiers à Bab el Oued.

- L'absence de clubs à proximité : Le RUA³ et l'ASM⁴, siégeaient "en ville"⁵ et s'entraînaient au Ruisseau. Cette dernière association s'illustra en water-polo, sport en vogue à l'époque, en remportant plusieurs titres de champion d'Afrique du Nord et d'excellentes places en championnats de France⁶.

- La lente évolution de la "mode". Nos parents, et la plupart des gens, à cette époque, ne savaient pas nager :

Je revois ma mère, dans les années 30 au "cabanon", faire "tremlette" dans quelques centimètres d'eau. Encouragée par mes sœurs, elle se hasardait de rares fois au bord de la plage agrippée à une vieille chambre à air (C5.10). Mais elle mettait un maillot de bain, contrairement à mon père. Ce dernier, toujours vêtu, les jambes blanches comme "un cachet d'aspirine", se contentait de marcher pieds nus au bord de la plage en relevant le bas du pantalon pour ne pas le mouiller.

¹ Voir ci-après.

² Mésaventure contée au chapitre I, rubrique, "La dent cassée".

³ "Racing Club Universitaire". Albert Camus y a joué au foot comme gardien de but.

⁴ "Association Sportive Montpensier". Du nom d'un quartier d'Alger.

⁵ Centre ville : "Alger centre".

⁶ Par Gabriel Conessa, journaliste, palmarès sur le site Internet "Les Tournants Rovigo".

J'ai relaté dans les chapitres précédents l'apprentissage de cette discipline à la "plage des casseroles" aux Deux Moulins, et son amélioration avec André Ranco, poursuivie avec mes camarades de la Cité au "Petit Bassin" ou aux "Deux Chameaux" (C5.01). Je continuais au cours d'excursions sur les vastes et belles plages enserrant Alger¹. Je développais encore sa pratique durant mes vacances d'été à Oran, de 1944 à 1947, au "cabanon" de mes sœurs à Saint-Roch.

Activités socioculturelles

Dans cette sombre période des années 1940, 1941 et 1942, les distractions sont rares. Avec la séance de cinéma du dimanche après-midi, encadrée de promenades, les principaux divertissements se limitent aux randonnées et séjours dans la nature, développés depuis l'instauration des "congés payés" en 1936. Ces retours à la terre sont encouragés par la "Révolution Nationale" du "régime de Vichy", qui préconise la remise en forme de la jeunesse par le sport et la ruralité.

Le débarquement Alliés de novembre 1942, et la bataille de Tunisie, qui chasse les Allemands d'Afrique du Nord en mai 1943, transformeront le décor.

L'A.S.H.B.M.

Dès l'automne 1940, l'ASHBM suivra l'air du temps en prolongeant le sport par des loisirs de plein air. Ainsi, de manière informelle, outre les baignades de proximité déjà mentionnée², jeunes et moins jeunes de la Cité organisent des sorties plus lointaines et des divertissements populaires.

Entre-temps, chaque soir avant le souper, si le vent, la pluie et la température nous le permettent, nous nous réunissons au "Quartier"³, placette faisant face au 42^{ter}. Assis sur le parapet surplombant la rue Cardinal Verdier⁴ nous "refaisons le monde" en "blaguant" et en plaisantant, insouciantes aux événements dramatiques agitant la planète. Sous peine d'être "éjectés vite fait" par les locataires adultes, les cages d'escaliers, comme lieu de réunions, sont exclues. Autres temps, ... autres mœurs

En groupe, les excursions nous mènent vers les plages ou en forêt à : Fort de l'Eau et les Pins Maritimes de Maison-Carré à l'Est d'Alger, ou, Baïnem⁵ et Sidi-Ferruch à l'Ouest. (C7.17-18-19). Elles s'étalent le plus souvent sur la journée, mais parfois, lors de week-ends prolongés, elles se transforment en camping de deux ou trois jours avec nuits passées sous des tentes de fortunes. La virtuosité dialectique de Jeannot, mon mentor, est alors nécessaire pour obtenir le "feu vert"⁶ de ma mère. Mais elle consent maintenant sans trop de difficultés à à me laisser vagabonder loin de sa vue.

Titulaire du "Certificat d'Études", viatique pour "la vie active", ne suis-je pas à présent suffisamment armé pour m'éloigner de ses jupes (!) ?

¹ Sidi-Ferruch à l'Ouest et Fort-de-l'Eau et Maison-Carré (Les Pères Blancs) à l'Est.

² Chapitre IV ; Rubrique : "Les sports", "À l'A.S.H.B.M."

³ Petite esplanade goudronnée avec 4 arbres, bordée d'un parapet et de 2 escaliers rejoignant la rue (voir plan).

⁴ Ex rue Picardie, avant la venue à Alger du Cardinal, Archevêque de Paris, qui lui donna son nom.

⁵ Forêt de pins maritimes dévastée par des incendies qui a pratiquement disparu aujourd'hui.

⁶ Les feux tricolores n'existaient pas encore.

Hiver 1941 – L'ASHBM en Forêt de Bainem



À gauche debout : **Jeannot en pull blanc** ; à droite à genou : **moi en béret**



Je suis assis, (au centre) ; Jeannot est accroupi (à gauche)



Je suis allongé, en pantalon golf et béret sur la tête (à gauche)

Ces déplacements, appréciés de tous, restent ludiques malgré leur pénibilité. Ils s'effectuent en grande partie à pied, relayés par le tramway ou l'autocar des quelques lignes régulières. Nos moyens financiers ne nous permettaient pas de louer un car.

C'était l'époque du bénévolat intégral, sans assistanat ni ... subvention. Adhérents et sympathisants de l'association assuraient l'encadrement, les entraînements, l'entretien du matériel et des locaux, et l'organisation de festivités locales avec "les moyens du bord". Nous n'avions pas encore à notre disposition, en ce temps là ..., tous les spécialistes des métiers de l'animation titulaires des : B.A.S.E, B.A.F.A., BAFD, BAPAAAT, BEATAP, DEFA, DEDPAD, BPJEPS, BEES, et autres DUT Ouf !¹

J'ai ainsi en mémoire le déroulement d'une soirée festive organisée par les membres de "l'H.Boum", au "Petit jardin" (terrain de volley) en juin ou juillet 1942. Aidés des résidents, une scène rudimentaire en madriers avait été montée contre la façade du 44^{bis} (entre les logements Sonigo et Pisani). Des fils électriques tirés des appartements fournissaient un éclairage de fortune.

Les spectateurs assistaient debout aux spectacles composés de chants et saynètes interprétés par les jeunes de la Cité. De ces réjouissances, émergent, passablement estompés, l'accordéon de Fanfan Pacífico, bout-en-train de la Cité avec Jeannot Gatto, et la chanson mimée "Au lycée papillon". La mise en scène de cette dernière représentait une salle de classe composée de simples chaises où chantait un groupe de jeunes gens déguisés en écoliers. Ce fut le "clou" de la soirée. Depuis, ses couplets et son air, fredonnés souvent, ne m'ont jamais quitté.

Par ces orientations sportives et ces loisirs populaires captant l'intérêt de la jeunesse, l'impulsion était donnée et un courant fraternel insufflé. Un lien affectif communautaire de rattachement au groupe était créé, auquel les jeunes, par leur instinct grégaire, adhèrent pour la plupart avec enthousiasme. Il entraînera un développement harmonieux de la majorité des enfants issus de la Cité, et durera jusqu'à notre départ en 1962.

Cet attachement perdure encore malgré les dramatiques évènements qui nous séparèrent et ... probablement peut-être à cause d'eux :

À la fin des années quatre vingt, par le minitel, l'annuaire téléphonique et le "téléphone arabe"², un ami nostalgique, Vincent Perez, réussit à nous retrouver malgré notre dispersion "aux quatre coins de l'hexagone". Nous nous réunissons régulièrement depuis, avec grand plaisir. Échangeant nos souvenirs de jeunesse, avec quelques "exagérations", nous replongeons agréablement dans notre enfance (C7.20).

En 2006, cette communion se conforte grâce au site Internet, "L'ORPHELIN DU PARASOL"³, création de notre ami Raymond Molto. Par sa variété et sa richesse, cette "auberge espagnole", fait revivre la Cité et conserve notre Mémoire (C7.21).

Les temps changent, la société évolue, l'éducation ne cesse de s'empêtrer dans une sophistication amphigourique "abracadabrantésque"⁴, mais, "pas d'panique", quoiqu'en pense les vieilles générations, les jeunes et les moins jeunes restent toujours les mêmes.

¹ Les formations détaillées de ces différents brevets peuvent se retrouver sur Internet en actionnant "Google".

² Le "bouche à oreille".

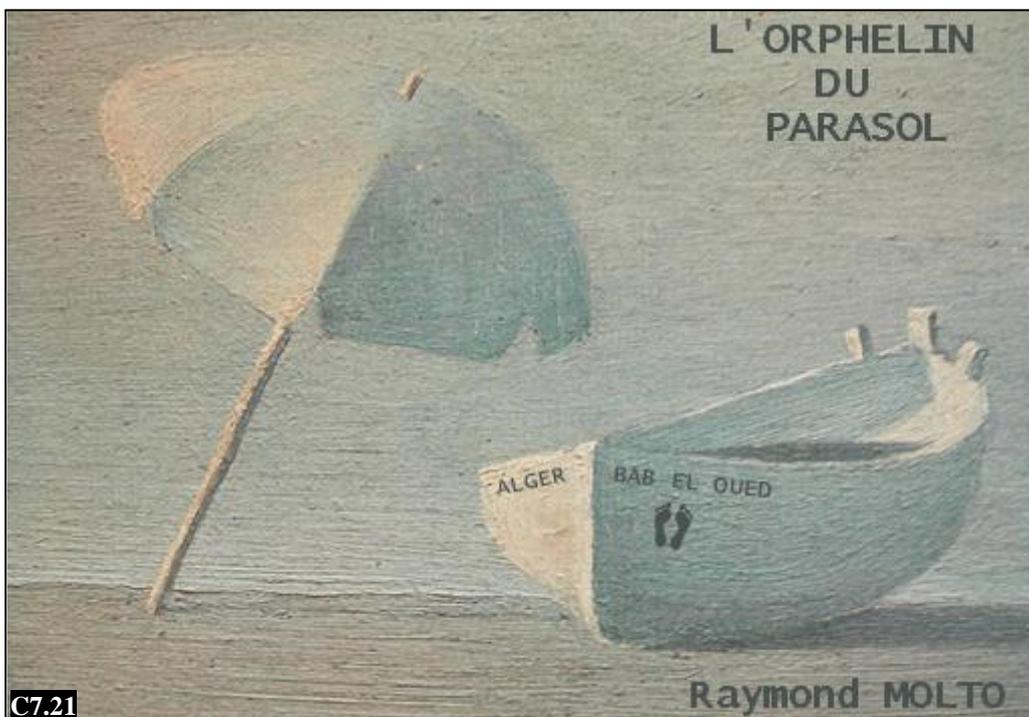
³ <http://citepicardie.free.fr>

⁴ Vocabulaire peu employé à Bab-el-Oued.

La Cité Picardie



1995 La Cité Picardie à Lamoura (Jura). La jeunesse a bien vieilli depuis (!).
 Entre-autres : Vincent Perez, au centre, jambes allongées ; je suis à l'extrême droite tee-shirt vert ;
 Eugène Rizza, debout à l'extrême gauche ; devant lui Georges Baésa chemisette blanche, était
 avec moi à la maternelle avec Jacky Arbona assis à gauche en tee-shirt rayé noir et blanc.



2006 – Page d'accueil du site Internet "Cité Picardie" créé par Raymond Molto

Changement de décor

À la fin de l'été 1943, après mon épisode de Marengo et mes vacances oranaises, je retrouve la Cité et le Patronage embryonnaire de Sainte-Thérèse. La plupart des adolescents de 18-19 ans sont partis, appelés sous les drapeaux pour renforcer l'Armée d'Afrique dont le Corps Expéditionnaire Français (CEF), commandé par le Général Juin, sera engagé sur le front d'Italie aux côtés des Américains au mois de novembre (C6.E2).

Je vois ainsi s'éloigner Jeannot, mon "grand frère". Il reviendra deux mois après pour être hospitalisé à l'Hôpital Maillot. Atteint de tuberculose, non détectée à l'incorporation, il décédera six mois plus tard en juin 1944.

Avec quelques camarades, je fréquente alors le Patronage qui n'a plus que le nom après le départ de M. Delay. Fréquentation difficile, car, sans jeu de mots, il fallait "prier" le Père Castéra, qui ne voyait pas souvent ces garnements à la messe le dimanche, pour lui soutirer la clef du local.

Mon engagement à la JOC¹ se réalisera quelques mois plus tard. Alternant avec les activités scolaires et sportives, mêlées de loisirs divers, quelques souvenirs toujours vivaces me restent encore.

Adhésion à la JOC

Un soir de printemps 1944, salle Sainte-Thérèse, occupé à "bricoler" aux agrès avec quelques camarades, trois jeunes gens nous rendent visite : Solivérès, en uniforme militaire, Pasqualini, qui part appelé sous les drapeaux dans quelques jours, et Lucien Letailleur, 17 ans, mon âge (C7.25-26).

Ce sont trois dirigeants de la JOC de Bab el Oued. Ils nous suggèrent, par le truchement de la gym, d'utiliser ce grand local en "foyer pour jeunes travailleurs". L'idée est séduisante et les arguments développés nous convainquent de les rejoindre. À leur départ, nous voici embrigadés dans ce mouvement de jeunes chrétiens du monde ouvrier, avec moi, collégien, encore en milieu scolaire (?) (C7.23) et (C7.E1).

Dans ce quartier populaire d'Alger, ce "mouvement" était un "grand mot", car, à quelques unités près, nos visiteurs constituaient pratiquement toute la "troupe". Nous ne reverrons plus les deux premiers avant la fin de la guerre, et le dernier, Lucien, deviendra un de mes meilleurs camarades.

Toutefois, un problème reste à résoudre. "Quid" du Père Castéra, curé de Bab-el-Oued, chanoine fier et impérieux se méfiant de tous mouvements ne relevant pas de son autorité ? Depuis la reprise des hostilités, en novembre 1942, seules lui restent ses "Enfants de Marie" qu'il "couve" avec sollicitude, car le "Patronage", pratiquement disparu, lui a échappé. Laissera-t-il la salle à la disposition de la JOC ? Rien n'est moins sûr.

Mais ne sommes-nous pas chrétiens ? La foi ne déplace-t-elle pas les montagnes ? Et le propre de la foi n'est-il pas de croire et d'espérer ? Eh bien ! Restons confiant, la Providence y pourvoira.

¹ Jeunesse Ouvrière Chrétienne.

1945 – Le Père Bouet et Lucien Letailleur



C7.25

Alger. 3 Juillet 1945

À mon sympathique
ami Père Vers
en témoignage d'un
temps qui ne était
très cher.

de 11/5/45

Lucien Letailleur

C7.26

Le Père Bouet

Ainsi, quelques jours plus tard, elle se manifeste par l'apparition d'un officier britannique sur le perron du local. En short très "british", deux couronnes royales sur ses épaulettes, il avait le grade de lieutenant. De taille moyenne, tendance à l'embonpoint, front dégarni, imberbe¹ le visage volontaire (C7.25-26), dans un français parfait, il se présente :

- Père Bouet.

Nous sommes "sciés", comme dirait Coluche, de voir un curé dans cet accoutrement. Les prêtres à cette époque n'étaient jamais en tenue ordinaire. Même les aumôniers, lorsqu'ils ne portaient pas la soutane ou des vêtements militaires, revêtaient une tenue qui les différenciait et affichaient, en sautoir, le Christ en croix.

Nous faisons connaissance avec ce curieux ecclésiastique dans une simplicité surprenante. Le courant passe aussitôt. Il nous encourage et nous conforte dans nos projets. Il nous promet son appui, mais nous restons sceptiques sur ses possibilités à nous aider.

Erreur ! Il réapparaît deux ou trois jours après dans la même tenue, mais en ayant troqué les couronnes royales contre deux galons dorées de lieutenant français. Il arrivait du presbytère après une visite au Père Castéra, et nous annonce, à notre grand étonnement, avoir obtenu, pour la JOC, le libre usage de la salle avec détention permanente d'un double de la clé.

Quelque temps après, il nous apporte une nouvelle surprise sous la forme d'un chèque de 25 000 frs² à l'ordre de la JOC :

À l'occasion d'un déjeuner chez un "bourgeois" d'Alger, il avait exposé nos projets et nos besoins, et reçu ce don pour leur réalisation. Cela nous permet d'acquérir un meuble bibliothèque garni d'une centaine de livres pour la jeunesse, de la "Bibliothèque verte". J'ai ainsi lu pas mal d'ouvrages de Jules Verne, Alexandre Dumas, Charles Dickens, Jack London, etc. Mais je garde curieusement en mémoire "Trois hommes dans un bateau" de Jérôme K Jérôme, volume souvent manipulé mais jamais ouvert. Pourquoi ? Je n'ai pas la réponse.

Fanfan et moi, les seuls encore scolarisés, étions les "intellectuels" du groupe, mais comme je paraissais le plus "sage", je fus "bombardé", par "cooptation", gérant de la bibliothèque et responsable du Foyer. Cette "promotion" flatta peut-être mon orgueil, mais, par le bouleversement de mon emploi du temps, elle ne favorisa pas mes études.

Qui était ce "mystérieux" prêtre, si bien "introduit" dans la société algéroise, et, pour avoir "amadoué" le Père Castera, probablement aussi à l'archevêché ? Il ne nous a jamais parlé de lui et nous ne nous sommes pas permis de le questionner. Il paraissait en perpétuels déplacements. Il se montrait quelques jours à Alger où il logeait au collège Notre Dame d'Afrique³, puis disparaissait quelques semaines ou quelques mois. Nous en avons déduit qu'il était probablement rattaché à un service de renseignements de l'Armée.

Nous avons appris qu'il était jésuite par Pousset, collégien en fin d'études à Notre Dame d'Afrique, introduit dans notre groupe pour nous assister et nous aider. À peine plus âgé que nous, il préparait son entrée dans les ordres à la Compagnie de Jésus. Jeune homme grand, mince, cheveu court, attentif et réfléchi, "tronche de 1^{er} de la classe", sans forcer le trait, mon neveu Daniel me le rappelle.

Par sa singularité, le Père Bouet nous a profondément marqué. Il ne parlait jamais de religion, attitude curieuse pour un "curé". Mais il su éveiller nos sentiments religieux avec subtilité comme le démontre cette anecdote :

¹ La plupart des prêtres à l'époque portaient la barbe.

² Somme importante à l'époque : 1F = 0,17359 € soit 25000 F = 4340 €.

³ Collège de jésuites fermé en 1968.

Prêtres ouvriers - Jeunesse Ouvrière Chrétienne – Pères Blancs

Le bouillonnement des idées et des esprits, consécutif à l'ascension du communisme et à la chute du nazisme et du fascisme, bouleverse la société et n'épargne pas l'Église.

Le Cardinal Suhard, archevêque de Paris, hanté par la déchristianisation du monde ouvrier, crée "la Mission de France" en 1941, puis la "Mission de Paris" spécifique à la région parisienne en 1944. Beaucoup de jeunes prêtres aspirant à participer à cette évolution par une large diffusion de la "Bonne Nouvelle", à l'exemple des apôtres, deviendront "prêtres ouvriers".

La France, devenue "pays de mission" malgré les efforts de la JOC, comme le soulignait l'abbé Godin, ces prêtres choisissent de vivre leur ministère en usine pour combler le fossé existant entre l'Église et la classe ouvrière.

Épousant les espoirs de la classe ouvrière, ils s'engagent dans les associations, les syndicats et même des partis politiques. Dans le contexte de la guerre froide, le Pape Pie XII décide en 1954 d'arrêter l'expérience des prêtres ouvriers, l'Église craignant entre autres leur imprégnation par le Parti communiste français.

Mais en 1965, après le Concile Vatican II, le Pape Paul VI autorise à nouveau aux prêtres le travail dans les chantiers et les usines.

***La Jeunesse ouvrière chrétienne**, communément appelé "la JOC", est une association de jeunes chrétiens du monde ouvrier fondée en 1925 par le Père Cardijn, prêtre belge, créé cardinal en 1965 par le pape Paul VI. Les membres sont appelés jocistes. Le mouvement est scindé en deux structures : la JOC (masculine) et la JOCF (féminine).*

Il se développe dans un contexte industriel et ouvrier. Il vise à aider les jeunes travailleurs à s'intégrer dans la société par la conservation et l'approfondissement des valeurs chrétienne enseignées par Jésus-Christ. Il leur propose de réfléchir, d'analyser leur vie et de se former. Animé par les jeunes, entre les jeunes et pour les jeunes, il les engage à se rassembler pour agir contre l'exclusion en visant à favoriser leur autonomie. Il les invite à la tolérance, au dialogue interreligieux et l'échange culturel.

Les jocistes sont encouragés à militer dans des syndicats et à participer à des groupes d'étude de la doctrine sociale de l'Église pour protéger la classe ouvrière d'une décomposition idéologique matérialiste.

Sous l'occupation, la JOC refuse de se plier à l'ordonnance du 28 août 1940 qui interdit les associations. Malgré les pressions de l'Église, favorable au Maréchal, le mouvement se radicalise. Le 3 août 1943, la Gestapo ferme son secrétariat général et arrête son aumônier général, l'abbé Guérin. Le mouvement, contraint à la clandestinité, se rapproche du Conseil National de la Résistance.

***Les Pères Blancs** forment une société de vie apostolique de missionnaires fondée à Maison-Carré (Algérie) en 1868 par le Cardinal Lavigerie, Archevêque d'Alger. Elle porte le nom moins connu de "Société des missionnaires d'Afrique". Un an après, en 1869, il institue la "Congrégation des Sœurs Missionnaires de Notre Dame d'Afrique", appelées Sœurs Blanches.*

Ces religieux avaient pour mission d'évangéliser les "indigènes", comme on les dénommait alors, en développant œuvres sociales, dispensaires, écoles et aménagement rural. Le Cardinal leur enjoignit de s'identifier aux populations locales en adoptant leur langue, leur nourriture et leurs vêtements.

Les hommes portèrent donc, comme les arabes, la gandoura, le burnous et la chéchia, avec comme signe religieux un rosaire porté autour du cou comme collier.

Les Pères Blancs se distinguèrent aussi, par leurs travaux en ethnographie et en géographie à l'intérieur du continent africain alors presque inconnu.

Il nous avait conviés un dimanche matin au collège de Notre Dame d'Afrique pour utiliser son stade et ses installations sportives. Après avoir rejoint sa chambre indiquée par le portier prévenu, il nous demanda de patienter, le temps de dire sa messe, nous laissant le choix de rester ou, dans l'attente, d'aller nous promener. Nous étions 8 ou 10 serrés dans la pièce étroite, et, naturellement, nous sommes tous restés à suivre la célébration de l'Eucharistie.

La cérémonie courte et simple, loin du décorum de l'église a été appréciée. Pas d'aube ni de chasuble, une simple étole sur les épaules. La tablette de cheminée remplaçait l'autel, deux petites bouteilles à la place des burettes, une coupelle servait de calice et une petite boîte métallique conservait les hosties.

La foi et la pratique religieuse "n'étouffaient" aucun d'entre nous, et pourtant, en communion avec lui, nous avons ressenti une certaine sérénité intérieure.

Il avait "marqué des points" en captant adroitement notre attention sur la messe par le biais du sport, alors qu'il ne connaissait rien de cette activité. Nous nous en sommes aperçus, lorsque muni d'un chronomètre il avait chronométré nos performances aux 60 m. À l'annonce du temps : 5 secondes rondes¹, Fanfan et moi avons battu largement le record du monde. Habitué aux "chronos", nous nous sommes regardés surpris, puis nous avons souri d'un air entendu. Le chronométrage sportif n'était manifestement pas sa spécialité.

Par contre, c'était un "battant" sous un aspect débonnaire. Il avait réussi à convaincre le vicaire de la paroisse, l'abbé Noble, de nous assister et de nous accompagner assidûment. Ce dernier, grand et bel homme, le visage orné d'une magnifique barbe noire, paraissait réservé mais restait attentif et ouvert. Très apprécié de nous, mais, sous la "coupe" du Père Castera sa tâche n'était pas facile. Il était paraît-il docteur en théologie.

Avant de conclure l'épisode du Père Bouet, me revient en mémoire un autre de ses gestes, marquant sa volonté d'aider les jeunes par autre chose que de simples mots :

Nous devons aller camper pour le week-end de Pâques, chez les Pères Blancs à Maison Carré (C7.E1). Nous lui avons fait part de nos difficultés pour alimenter la "popote" commune, car toutes les denrées de première nécessité étaient contingentées et délivrées avec les "cartes d'alimentation". Il se présenta alors quelques jours avant notre départ, à l'improviste comme d'habitude, et nous surprit par la remise d'une lettre de recommandation pour un "ponte" de la Préfecture d'Alger, afin d'obtenir un bon exceptionnel d'alimentation.

Nous étions dès le lendemain Lucien et moi dans les bureaux de ce magnifique bâtiment, face au port d'Alger, qui nous recevait pour la première et ... dernière fois. Impressionnés par le décorum, nous sommes reçus par un "attaché" qui, après avoir écouté notre exposé, nous fait remettre un bon d'alimentation :

Le "pactole" ! Nous avons pu acheter, car ce n'était pas gratuit, un bidon de 5 litres d'huile, 5 kg de lentilles et 5 kg de riz, dans des sacs en toile écrue à mailles serrées, détail curieusement gardé en mémoire.

Engagement jociste

L'effondrement du nazisme² et du fascisme³, et le développement du communisme⁴ préconisant l'athéisme bouleversent la société française.

¹ Au lieu des 8 ou 9 secondes et des "poussières" de dixièmes.

² Hitler se suicide dans son bunker à Berlin, le 30 avril 1945.

³ Mussolini est exécuté par les Partisans italiens, qui l'avaient capturé le 28 avril 1945.

⁴ Staline meurt en 1953. Gorbatchev, en 1989, mettra fin au régime communiste totalitaire de l'URSS.

Cette évolution qui n'épargne pas l'église, sensibilise beaucoup de jeunes prêtres. Certains deviendront "prêtres ouvriers" (C7.E1) pour apporter "l'Évangile"¹ dans les usines et les quartiers en voie de déchristianisation. D'autres, encadrant des groupements catholiques, entreprendront de réveiller leur paroisse assoupie.

Je suis surpris par leur ouverture d'esprit, leur simplicité sans condescendance et leur écoute bienveillante. Ils chassent les souvenirs désagréables laissés par l'abbé Attard et son catéchisme. Ils "estompent" les fastes et la lourdeur de l'Institution cléricale qui servent habituellement d'allégation pour retenir ses fautes et ses méfaits², alors que ses bienfaits³ sont généralement omis.

Consacrés par le "Sacrement de l'Ordre" pour être les pasteurs de l'Église, je prends conscience qu'ils restent des hommes en mission de service auprès du "Peuple de Dieu". À ce titre, malgré leur formation intellectuelle, spirituelle et pastorale, ils ne peuvent qu'assumer cette condition humaine dans sa grandeur et ses limites au risque de succomber parfois, comme tous "pauvres pécheurs", ... à ses défauts.

Ces perturbations dans la communauté ecclésiale et la dynamique de la JOC, mouvement de jeunes travailleurs⁴ autonome et laïc au sein de l'Église catholique, contiennent en germe des conflits avec le diocèse ou la paroisse traditionnelle. Malgré nos excellentes relations avec le Père Noble, les forces conservatrices de la hiérarchie se manifestent en la personne du Père Castera. Mais celui-ci, ne disposant d'aucun moyen direct d'opposition, prend le parti de nous ignorer.

Nous assistons tout de même parfois à la messe, rarement le dimanche, seulement quelquefois aux messes basses du matin avant de rejoindre le lycée ou le lieu de travail.

Aux âges équivoques de l'adolescence on tâtonne encore à côté de ses pompes. On se languit inconsciemment dans une immaturité au risque d'être manipulé, sans trop de difficultés, par des meneurs adultes bardés de cynisme.

Ce passage à la JOC me permet de découvrir l'enseignement du Christ, dans une approche progressive et diffuse des Évangiles commentés par des laïcs et des religieux. Il m'apporte un autre regard sur la vie, et me fait percevoir les degrés divers de la nature humaine qui nuance à l'infini ses qualités et ses défauts.

En sensibilisant les sentiments altruistes de la jeunesse, il développe mes aspirations à une vie harmonieuse et à des actions "généreuses". Je m'investis alors pleinement dans l'engagement militant.

Bien plus tard, devenu adulte, je ressens toujours les bienfaits de cette influence dans l'épanouissement de ma personnalité intérieure. Elle m'a permis de comprendre, ou d'apprécier, un certain ordre de choses et de valeurs que je désirerais toujours conserver.

Activités jocistes militantes

Pour les sports, les loisirs et les facéties je fais toujours équipe avec Fanfan et Eugène, mais pour l'activité militante à la JOC, et pour une certaine autre ... plus particulière, je deviens le "binôme" de Lucien Letailleur (C7.25-26) :

¹ Mot grecque signifiant "La Bonne Nouvelle".

² Les exactions des croisades, l'inquisition, etc.

³ Ses innombrables actions caritatives dans l'espace et dans le temps entre autres.

⁴ N'étant plus scolarisés, la plupart des adolescents ayant atteint l'âge de 14 ans ont une activité professionnelle.

Il a mon âge à quelques mois près. Son parcours scolaire s'est arrêté au Certificat d'Études Primaires. Mais intelligent et doté d'une grande facilité d'élocution, il se révèle brillant orateur. Employé dans les assurances, son "bagout" lui permettra de "réussir" plus tard. Nous nous sommes perdus de vue après mon départ à l'Armée en février 1947.

En Métropole en 1962, il exploite un important Cabinet d'agent général d'assurance. Mais sa mégalomanie, qui couvait déjà lors de notre fréquentation, l'amena à prendre des risques financiers et lui fit faire de mauvaises affaires.

Aux obsèques d'un ami commun à Marseille, voici quelques années, sa sœur m'apprit qu'il était mort d'un cancer. Que Dieu ait son âme ! C'était un excellent camarade.

"Désigné" Président de la "squelettique" section jociste de Bab-el-Oued, Lucien m'entraîne dans son sillage au milieu de camarades travailleurs engagés dans la vie active depuis un certain temps. Attiré par son charisme, je deviens son "bras droit" malgré ma condition de lycéen. Fanfan, mon condisciple, dans la même situation, suivra le mouvement mais ne sera tenté par aucune responsabilité. Il restera par contre, avec Eugène, le boute-en-train de la section, intéressé essentiellement par ses loisirs et, particulièrement, par nos consœurs de la JOCF¹. La mixité n'existant pas encore, les "filles" représentaient encore le "fruit défendu".

Militant jociste, je "m'embarque" dans différentes actions et réunions dont quelques unes surnagent encore dans mes souvenirs :

Visite à l'Hôpital militaire

À l'époque de Noël 1944, par un bel après midi de fin de semaine, notre groupe rend visite aux blessés et malades de l'Hôpital Maillot. Nous sommes autorisés à arpenter les allées intérieures que je ne connaissais pas. Domaine militaire, il ne nous est pas permis d'accéder aux salles des malades² (!).

En partie déguisés, nous avons fait les pitres et chanté devant quelques patients courageux, assez valides pour prendre l'air assis sur les bancs devant les bâtiments. Je retiens Fanfan et Eugène parodiant "Tout va très bien Madame la Marquise"³. Le premier vaguement accoutré en valet représentait "James", le second, grand et mince, portant une longue robe à volants, mimait "la Marquise". Coiffé d'un vieux calot de soldat, j'avais embouché une courte pipe pour tenter de mimer un "poilu" de la dernière guerre. Piètres comédiens et passablement ridicules, nous avons tout de même réussi à faire sourire quelques braves bougres indulgents, leur faisant oublier, pendant quelques instants, leurs maux et les pensées nostalgiques sur leurs familles, leurs maisons, le "pays".

Ventes de calendriers

Aux mêmes périodes de 1944 et 1945, la tournée de présentation des calendriers jocistes de la nouvelle année est programmée. Par équipes de deux ou trois, nous parcourons les étages des immeubles et faisons l'apprentissage des "techniques de vente"(!). Nous prenons soin de bien "déchiffrer" les noms sur les portes afin de ne pas commettre la maladresse de tomber sur un arabe ou un juif.

Malgré le soutien collectif, le porte-à-porte est déprimant car nous ne sommes plus des enfants, et les refus courants sont souvent accompagnés d'une mauvaise humeur mal dissimulée pour le dérangement. Depuis, je m'efforce à recevoir toujours aimablement les "importuns" et les éconduis poliment, même les "Témoins de Jéhovah" ou autres sectes et représentants. J'évite surtout de commettre l'erreur d'engager la conversation pour justifier le rejet du dialogue. Je serais immanquablement piégé par ces champions de la dialectique.

¹ Jeunesse Ouvrière Chrétienne Féminine.

² Ce n'était pas l'hôpital des Armées Sainte-Anne, à Toulon, qui m'a hébergé dans les années 2000.

³ "Tube" de la fin des années 30 de l'orchestre "Ray Ventura et ses collégiens".

Toutefois, certains "clients", après avoir accepté un calendrier, demandent des informations plus complètes sur notre mouvement. Leurs encouragements alors, pour notre aide apportée à la jeunesse à partir des valeurs chrétiennes, stimule notre volonté par la remontée "en flèche" de notre moral.

Vente de journaux

Encore une action pas très folichonne : la vente du mensuel chrétien, "Humanité Nouvelle", effectuée essentiellement par abonnement¹ et sur les marches de l'Église à la sortie de la messe le dimanche matin. Mais "la prouesse" le plus marquante fut sa vente à la criée avenue de la Bouzaréah². "Vente" est un bien grand mot, car je n'ai pas souvenir d'en avoir placé un seul. Lucien et moi, la croix jociste épinglée sur la poitrine (C7.23), l'avons effectuée deux ou trois fois en concurrence avec les communistes qui proposaient "l'Humanité". Arpentant la rue côte à côte, des "Trois horloges" à l'embranchement de l'avenue Durando, nous rivalisions de vocalises en clamant chacun notre titre.

Ces opérations se déroulaient sans animosité, car nous avions avec les communistes, bien implantés à Bab-el-Oued, les mêmes aspirations matérielles : promouvoir le bonheur des "prolétaires". L'athéisme seul nous séparait.

Expérience journalistique

Je fais mes premiers et derniers pas de journaliste dans ce journal. Sa diffusion restreinte ne permet pas de faire appel à de "grandes plumes". À part quelques éditoriaux et articles de fonds, il étoffe son contenu par des faits divers de société rapportés par les membres des différentes associations chrétiennes qui le soutiennent.

"Intellectuel" de la section, je suis sollicité par Lucien pour écrire un article. "Futur bachelier", "honoré" par cette demande, je me lance à raconter une anecdote sur la non délivrance de médicaments pour mon beau-frère Adolphe, déjà affecté en 1945 de problèmes respiratoires. Je n'ai plus les détails en tête, mais il s'agissait d'un manque de diligence du pharmacien de garde, ce dimanche. Révolté par cette injustice sociale, détaillant les faits, je constatais cette "mauvaise volonté" et l'assimilais au délit de "non assistance à personne en danger".

Diable ! "Je ne manquais pas d'air", j'étais Saint-Paul fustigeant les communautés de fidèles dans ses "Épîtres", mais ... sans son talent épistolaire.

Doutant de la qualité de ma prose, je la transmis à notre camarade Pousset pour avis. Heureuse initiative, car elle me fut rendue parsemée d'encre rouge stigmatisant mon orthographe et ma syntaxe. J'étais abasourdi et confus par tant d'incompétence littéraire, mais après correction de mon papier, j'étais fixé : cette rédaction me permettait d'éliminer de mes aspirations futures ... la profession de journaliste.

Curieuse coïncidence, je retrouve, 60 ans plus tard, en la personne de mon neveu Daniel Metras, inspirateur et correcteur de mes écrits actuels, outre la ressemblance physique, la même technique de correction.

Expérience radiophonique

Un soir d'hiver 1945, la Fédération obtenait une émission radiophonique à Radio-Alger. Pour sa participation, la section de Bab-el-Oued devait produire un trio de "chanteurs" qui interpréterait "La jeunesse nouvelle". Trois "volontaires" sont alors ... "désignés" : Eugène, Fanfan et René.

Fanfan ... ? Aïe ! Aïe ! Aïe ! N'allons-nous pas risquer de malencontreuses "fausses notes" pour respecter la "logique" ?

¹ Mes sœurs d'Oran avaient naturellement souscrit un abonnement par mon intermédiaire.

² Artère principale de Bab-el-Oued.

Celui-ci en effet, s'il excellait dans certaines disciplines comme la course à pied, n'était pas particulièrement doué pour le "bel canto". Dommage, car il avait une belle voix grave de basse. Habituellement ensemble, nous étions toujours prêts pour les espiègleries, les fanfaronnades et la "parade". Plus farceurs, les premiers faisaient généralement équipe quand deux "zigotos" seulement suffisaient, mais, dès qu'un troisième s'avérait nécessaire : ... j'étais là.

Alors, "Un pour tous ! Tous pour un !", inséparables comme les mousquetaires nous "faisons face" et "relevons le défi". Nous voici donc Eugène et moi, qui possédons un timbre à peu près juste, transformés en chefs de chœur pour "entraîner" Fanfan à maîtriser son organe et à respecter le tempo. Mais, malgré nos "efforts" et les mises en garde, et peut être à cause ..., "chassez le naturel il revient au galop", nous avons frôlé la catastrophe.

Introduits dans une étroite "cage" en verre, debout devant un micro, une lampe rouge brille face à nous, nous écoutons les instructions. Maintenant confuses, elles étaient toutefois simples : nous devons démarrer notre chant à l'allumage de la lampe verte.

1, 2, 3. ... La lumière rouge s'éteint la verte s'allume et "Boum" ! ... Fanfan, d'une voix fausse à contretemps, sans nous attendre est déjà parti comme au 100 mètres. Coup de coudes, ... "play-back", il a compris. Eugène et moi rattrapons l'air sans trop de mal et terminons tous trois la chanson en parfaite harmonie (!).

Ouf ! On a eu chaud. Mais beaucoup de chance car, ... non visibles : la télévision n'existait pas encore.

Réunions jocistes

Je ne me souviens pas avoir assisté à des réunions fédérales où Lucien se rendait seul. Ma situation ambiguë de lycéen au sein d'un mouvement ouvrier, ne me permettait pas de témoigner pour la classe ouvrière. Je participais cependant, une ou deux fois, à des "récollections"¹ chez les Pères Blancs à Maison-Carré (C7.E1). Ces rassemblements réunissaient pour la journée les jocistes de toutes les sections de la Fédération.

J'avais rejoint par contre, deux ou trois fois le Père Bouet à l'externat du collège de Notre Dame d'Afrique, Bd Saint-Saëns², où il m'avait mis en contact avec des membres de la JEC³ du centre ville pour développer des actions communes. Aucune ne s'est concrétisée car, assez bon "second", je n'étais pas un "battant" et me trouvais mal à l'aise parmi ces "fils de bourgeois" du centre ville.

Je garde, en marge de ces entrevues dans l'attente des participants, quelques "coplas" espagnoles, transcrites ci-après, et la chanson "Lily Marlène"⁴, en italien, transmises par ce singulier curé polyglotte comme tous les jésuites :

Deux "coplas", tendres et spirituelles⁵, apprises par cœur sont toujours en mémoire :

El clavel que tú me diste	/	Por las cuestras arriba
El día de l'Ascención	/	Quiero mi mulo
No fue clavel sino clavo	/	Que las cuestras abajo
Que clavó mi corazón.	/	Yo me la subo

Les hispanisants traduiront et apprécieront la subtilité de ces vers.

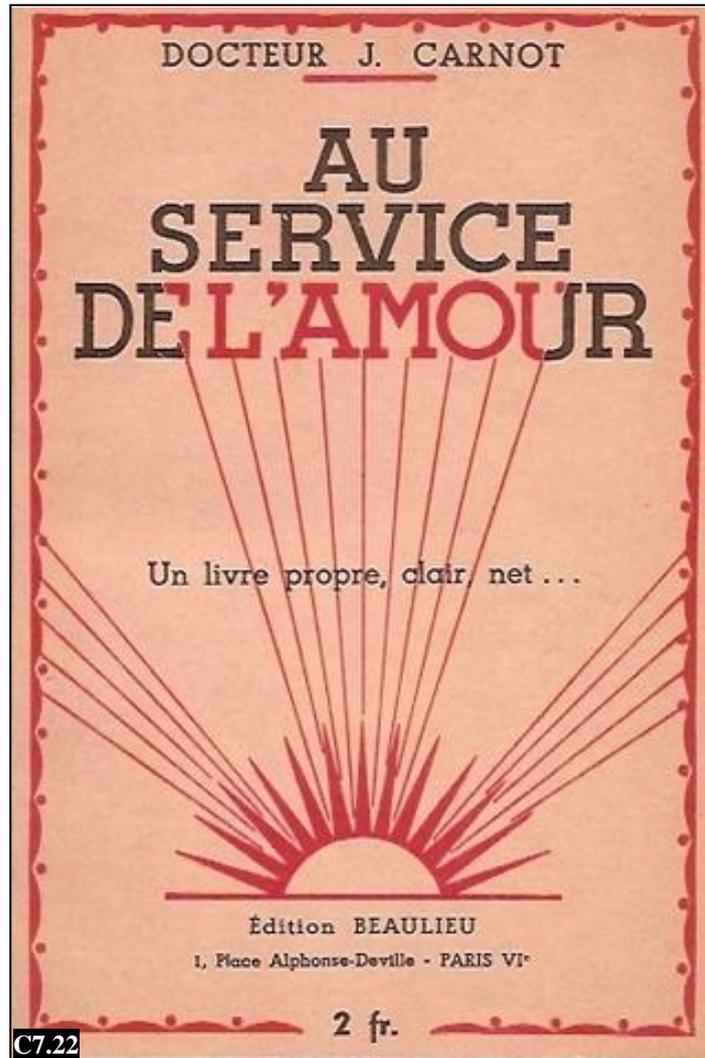
¹ Réflexions et travaux sur le mouvement, entrecoupé de recueillement dans la prière et la méditation.

² Actuellement boulevard Mohamed V.

³ "Jeunesse Étudiante Chrétienne".

⁴ "Tube" allemand adopté par la Wehrmacht en 1941, et internationalisée en 1943 par les troupes anglaises.

⁵ Je ne garantis pas l'orthographe espagnole des vers mémorisés.



C7.22

Livre du Dr Carnot



C7.23

Écusson jociste



C7.24

Anneau de rosaire

De cette période, 1945-1946, de grand "chamboulement" social issu du conflit mondial finissant, me revient en mémoire une réunion tenue chez Richard Smadja¹ dans un immeuble des "beaux" quartiers de Bab-el-Oued. Né d'un père juif, il avait avec sa sœur Suzanne embrassé la religion catholique de sa mère. Fervent militant chrétien, il réunit ce soir là une poignée de condisciples étudiants et invitait la JOC en la personne de Lucien que j'accompagnai ; mais ce n'était pas à proprement parler une réunion jociste.

Des débats passionnés et sulfureux animèrent la soirée. On refaisait le monde. La réorganisation de la société ne pouvait être laissée aux seuls communistes doctrinaires et athées "héros de la résistance"² ...(!). Les chrétiens, en particulier les catholiques, avaient pour devoir de s'impliquer... J'écoutais ces discussions d'exaltation sociale en prenant un air "entendu", mais évitais d'y participer car cela me dépassait. Des idées et des résolutions paraissant toutes sérieuses fusaient de toutes parts, et il n'en manquait pas, mais une seule aboutit : ... le nom de la future association à constituer fut trouvé :

"Les Jeunesses Révolutionnaires" (!), pas moins ! Et depuis ce jour, ... aucunes nouvelles de ces jeunes "sans-culotte" ne nous étant parvenues, "notre révolution" était morte avant d'être née.

Je souris maintenant, quand je vois et entends à la télé les arguments "assésés" par de jeunes lycéens et étudiants manipulés se proclamant "grévistes" (!), "exigeant" des réformes sociales.

Ils me rappellent les étudiants révoltés de mai 1968, paralysant le pays. Ils revendiquaient "la libéralisation des mœurs" et contestaient pêle-mêle tous les types d'autorité : "les institutions", "les valeurs traditionnelles", "l'université", la "société de consommation" et ... "le capitalisme". Que sont-ils devenus 40 ans plus tard ? Pour la plupart, ... des caciques, non pas "droits dans leurs bottes" mais "à l'aise dans leurs pantoufles". Sans soucis pour leurs vieux jours l'illusion révolutionnaire passée, on peut découvrir entre autres : un député européen, un directeur de journal, un écrivain à succès, et ... un inspecteur général de l'éducation nationale³. Seul paraît surnager, Alain Krivine, passant ses vieux jours toujours "accroché" à la LCR (Ligue Communiste Révolutionnaire).

Une exception toutefois dans ce lot de révolutionnaires : Régis Debray ! Il a lui risqué sa vie et connu les geôles boliviennes. Mais ... il était absent de France en "mai 68". Ceci explique peut-être cela ?

Je termine cette séquence militante en retrouvant, parmi quelques autres oubliés, deux derniers souvenirs particuliers : L'anneau de Rosaire et Le livre du docteur Carnot "Au service de l'amour"

L'anneau de Rosaire

Il représentait une roue dentée surmontée d'une croix (C7.24). Il s'enfilait au doigt comme une bague. La reproduction trouvée sur Internet paraît bien ciselée, au contraire du notre taillé à l'emporte-pièce dans un morceau d'aluminium. D'une "touche plus moderne", il remplaçait le chapelet réservé aux "vieux bigots". Ranger dans notre poche, nous pouvions en toute occasion réciter vocalement ou mentalement le Rosaire.

¹ Frère de Suzanne, une amie intime de Lydie. Il mourut paraît-il assassiné dans des circonstances troublantes.

² En septembre 1939 Maurice Thorez, leur secrétaire général, déserta et rejoignit Moscou pour ne pas combattre les Allemands, car par le pacte germano-soviétique de juillet 1939 Staline soutenait Hitler. Les communistes entrèrent en résistance un an après l'Armistice de juin 1940, lorsqu'Hitler envahit l'URSS en juin 1941.

³ Daniel Cohn-Bendit, Serge July, Philippe Soler, Bernard-Henri Lévy, Alain Geismar ...

Au service de l'Amour (Dr J. Carnot) Extraits

Ouvrage destiné à éclaircir, éduquer et prévenir des maux du sexe à l'intention des jeunes hommes. Présentation claire et circonstanciée avec quelques schémas.

L'auteur recommande de ne pas laisser cette brochure à la portée des jeunes adolescents qui ne sont pas en âge de la lire avec profit.....

.....

Les jeunes filles qui ont reçu une éducation normale préfèrent épouser un jeune homme physiquement sain, délicat et intelligent, dont l'inexpérience prouve qu'il a été fidèle à sa future femme avant même de la connaître, plutôt qu'un homme qui a déjà prodigué ses baisers et ses caresses à de malheureuses filles, au contact desquelles il s'est souillé sans pouvoir jamais en guérir.

.....

Voici diverses questions qui peuvent se poser au sujet des relations sexuelles.

1) Quelle peut être raisonnablement la fréquence des relations conjugales ?

Au début du mariage, une certaine fréquence est naturelle, mais il faut cependant conseiller la sagesse aux jeunes époux qui, en se diminuant eux-mêmes, risqueraient de transmettre une vie diminuée à l'enfant conçu en de telles circonstances.

2) Dans quelle mesure un conjoint est-il tenu de se prêter au désir de l'autre ?

En dehors du temps de l'indisponibilité périodique de la femme, chacun des époux a le droit de demander et le devoir d'accorder l'acte conjugal (qui fait partie des droits et des devoirs réciproques). Si la femme n'a pas une raison valable de refuser l'acte (état d'extrême fatigue, maladie, ...), elle ne pourra que s'y soumettre.

.....

Les maladies sexuelles sont les sanctions du désordre par la façon dont elles se transmettent habituellement, au sein de la débauche. En effet, à mon cabinet de consultations, les jeunes gens atteints, par exemple de blennorragie, que je questionne, ne répondent jamais qu'ils ont contracté leur mal en assistant à un match de football.

.....

À propos de l'abstinence sexuelle avant le mariage :

Pourquoi un jeune homme ne pourrait-il pas pratiquer pendant quelques années ce que d'autres pratiquent pendant toute leur vie ? On entend quelquefois parler de défaillances chez les prêtres et les religieux. Dans bien des cas, si les apparences extérieures autorisent la critique, il ne s'agit pas vraiment de manquements. Parlons plutôt de démarches imprudentes ou maladroites qui témoignent d'une confiance et d'une simplicité excessives. Quant aux véritables défaillances, elles sont une tellement infime exception qu'il serait contraire à mon esprit scientifique d'isoler dans l'immense fidélité et bonne foi de ce groupe d'hommes méritant amplement mon respect, mon adoration et mon estime.

.....

Conditions pour rester chaste.

Tu sauras choisir convenablement tes distractions. Tu ne liras jamais de livres obscènes ou de revues pornographiques. Tu n'iras pas dans n'importe quel music-hall. Tu n'iras pas voir n'importe quel film.

Quand tu seras avec des jeunes filles, tu te montreras simple, aimable et gai, tu domineras ta sensibilité et tu veilleras à ne pas te laisser troubler par des regards ou des gestes déplacés.

Tu seras un sportif ou au moins tu aimeras la marche et le grand air.

Un ami que tu auras choisi meilleur que toi rendra difficiles les mauvaises fréquentations.

Tu prieras Dieu. Par le moyen de son choix, Il t'aidera à te maintenir debout et Il tiendra compte de tes efforts en bénissant le foyer que tu féconderas un jour.

Conseils paraissant farfelus (?), mais..., ne renferment-ils pas une part de vérité ?

Utilisé comme une crémaillère, nous le faisons pivoter d'un cran par une pression avec l'ongle du pouce, sur chacune des dix dents après avoir psalmodié un "Ave Maria", puis sur la croix après la récitation d'un "Pater".

Cela paraît puéril et "tout bête". Pourtant ... ? Même sans attirance pour la prière et sans sensations particulières, comme c'est mon cas, on éprouve inconsciemment une impression bienfaisante à se recueillir. Si l'on n'attend pas de la supplication une assistance directe venant d'ailleurs, de quelqu'un d'autre, de Dieu par exemple pour ne pas le nommer, cet effort de concentration "gratuit" développe une énergie intérieure. Il fortifie notre volonté pour toute résolution prise ou à prendre, afin de faire face sereinement à tous les événements de la vie. Il aide ainsi, par défi personnel, à surmonter les épreuves difficiles sans lamentations stériles, et, en forçant le trait, à les accepter avec "fatalisme" en restant toujours prêt à "rebondir".

Le livre du docteur Carnot "Au service de l'amour"

Édité en 1939 - réédité encore en 1965 - sa lecture a marqué mon adolescence (C7.22). Écrit par un médecin catholique, cet ouvrage, qui maintenant fait sourire, "collait à l'air du temps". Il témoignait de l'excès de pudibonderie de l'époque influencée par la rigueur de la religion. Cette attitude était confortée par les médecins animés d'un jugement négatif et d'une condamnation morale de l'autoérotisme.

La préface annonçait un ouvrage : "... destiné à éclaircir, éduquer et prévenir des maux du sexe à l'intention des jeunes hommes. D'une présentation claire et circonstanciée avec quelques schémas, le tout très moderne mais accompagné de conseils conservateurs" (!).

Il était précisé en exergue : "Un livre propre, clair, net... L'auteur recommande de ne pas laisser cette brochure à la portée des jeunes adolescents qui ne sont pas en âge de la lire avec profit..." (!). Le slogan des jeunes manifestants de mai 1968, "il est interdit d'interdire", et Internet était encore bien loin !

Quelques années plus tard, en 1947, secondé par sa fille Édith, le Docteur Carnot rédigea une version féminine.

Je transcris en encadré quelques extraits paraissant puéril et prêtant à moquerie. Mais ne serait-il pas judicieux de les méditer au regard de la liberté sexuelle actuelle ? Celle-ci n'entraîne-t-elle pas souvent, en l'absence de toutes valeurs et repères spirituels et moraux, débauche charnelle et déviances au nom de la liberté des mœurs ?

Si dans sa plénitude la sexualité s'est améliorée, ne devons-nous pas déplorer ses excès dissociant amour et sexe ? Pouvons-nous être satisfaits des débordements entraînant, entre autres, sida, "tournantes" et viols de jeunes adolescents... ?

Je rassure toutefois mes lecteurs, car, si j'ai suivi "en partie" les conseils de ce "bon docteur", à ... 81 ans ma libido n'a toujours pas disparu. Et, comme elle se maintient paraît-il toute la vie, ... : "Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir."

